



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

10 (1999)

Femmes travesties : un "mauvais" genre

Florence Bouchet

Le silence de la travestie : un extrait du *Roman de Silence* (XIII^e siècle) traduit de l'ancien français

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Florence Bouchet, « Le silence de la travestie : un extrait du *Roman de Silence* (XIII^e siècle) traduit de l'ancien français », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 10 | 1999, mis en ligne le 22 mai 2006, consulté le 10 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/256> ; DOI : 10.4000/clio.256

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://clio.revues.org/256>

Document généré automatiquement le 10 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Florence Bouchet

Le silence de la travestie : un extrait du *Roman de Silence* (XIII^e siècle) traduit de l'ancien français

- 1 S'il fut une époque régie par la distinction des sexes, c'est bien le Moyen Âge, ce « mâle Moyen Âge » magistralement décrit par Georges Duby (cf. n° 8 de *Clio*). À cette suprématie de l'ordre masculin sur le féminin, la littérature courtoise ne put offrir de compensations que d'ordre fantasmatique, même s'il est vrai que le succès des romans, arthuriens notamment, ne fut pas sans modifier en retour les comportements des hommes de cour. Le curieux *Roman de Silence* d'un auteur du milieu du XIII^e siècle dont nous ne savons rien, Heldris de Cornouailles, explore les possibles romanesques générés par la transgression de l'identité sexuelle.
- 2 À cause d'un décret du roi d'Angleterre interdisant aux femmes d'hériter, le comte de Cornouailles dissimule la naissance de sa fille, Silence, qu'il fait élever chez son sénéchal comme un fils, afin de préserver ses droits et ses biens. En grandissant, Silence est taraudée par sa conscience, qui la tiraille entre le désir de recouvrer sa véritable identité et l'acceptation pragmatique d'un statut masculin socialement plus confortable. Après une fugue en France où elle se déguise en jongleur et se fait appeler Malduit (c'est-à-dire « mal instruit »), elle retourne chez son père. Le roi réclame alors le supposé jeune homme pour sa suite ; voilà que la reine s'en éprend...

« Un jour, le roi se rendit dans la forêt, emmenant des Anglais avec lui. Eufème, qui avait prémédité la situation, se prétendit malade et fit rester Silence, pour l'amour de qui son cœur tressaillait de douleur. Il était chargé de la divertir en jouant de la harpe, mais cela risque de lui nuire avant qu'il ne retrouve son vrai sexe. [...] La reine convoque Silence dans sa chambre et, pour dissimuler ses intentions, elle lui demande d'apporter sa harpe, comme s'il s'agissait de la réconforter. Dans sa chambre ornée de peintures et bien close, elle compte lui avouer son amour en secret. C'est pourquoi elle a fait vider les lieux de tous leurs occupants, afin qu'ils ne puissent pas la soupçonner. Elle s'est montrée capricieuse dans la journée, feignant de ne pouvoir ni manger ni supporter aucun bruit : elle refuse que quiconque demeure, hormis le harpeur. Il l'apaisera, à ce qu'elle dit. Elle n'agit pas sagement car, à vrai dire, elle n'obtiendra jamais de lui nul apaisement, à moins qu'il ne l'embrasse. Elle risque de le mettre encore davantage dans l'embarras lorsqu'elle voudra en venir au surplus et qu'elle échouera à l'obtenir de lui...

Silence a bien accordé sa harpe, atténuant la douleur de la reine, qui se penche et s'appuie sur lui. Au fur et à mesure que Silence joue de la harpe de si douce manière, elle s'en éprend plus fortement et se dit en son for intérieur : « Je vais lui confier mon amour et tout lui avouer ». Puis elle se dit : « Tu veux le lui dire ? Veux-tu donc t'abaisser à ce point ? Oui, je n'aurai de cesse, en dépit de l'humiliation, des reproches, que de lui faire savoir dès maintenant qu'il peut obtenir mon amour. Je ne le remettrai pas à plus tard ». Alors elle l'enlace et l'embrasse et lui dit :

— Heureux êtes-vous ! Embrassez-moi, n'ayez pas honte ! Pour un baiser, je vous en rendrai deux ! Ne trouvez-vous pas extraordinaire de gagner ainsi au change ?

— Si ! fait le jeune homme-demoiselle.

— Alors, embrassez-moi ! dit la reine.

Silence lui donne un chaste baiser sur le front, au-dessous de la guimpe, car, à vrai dire, il ne songe pas à la sorte de baiser qu'elle désire. Et la dame, qui ne souhaitait pas être si parcimonieusement embrassée, lui donne cinq doux baisers, amoureux et langoureux, en plus des deux promis. Elle l'en accable tant que Silence est tout embarrassé.

— Mon Dieu, fait la dame, vous fuyez ? Comment cela, y a-t-il danger ? Notre petit commerce ne vous plaît-il pas ?

— Si, ma reine, il me ravit, mais je vous en dispenserais volontiers.

— Ah oui ! Pourquoi ? réplique-t-elle alors. Un homme de votre famille, de si grande valeur qu'il fût, a-t-il jamais reçu don si insigne ? Je me livre à vous tout entière !

Le garçon qui est demoiselle se trouve en rude tourment ; il préférerait se trouver à cent lieues de là, au calme et en paix, plutôt que dans cette chambre d'angoisse, où il ne sait que faire. La dame dégraffe la précieuse broche d'or qui fermait son col. Sa peau est blanche comme de la neige fraîchement tombée, nulle ride ne la menace, car ce souci n'est pas encore de son âge. Sa chair, au contraire, est potelée, douce et tendre. L'insensée dit au garçon :

— Voyez mes bras et mes flancs !

— Madame, fait-il, de grâce, arrêtez ! Au nom de Dieu, épargnez-moi ! Si je trahis ici ma loyauté, je serai déshonoré et je deviendrai l'égal des pires hommes de la terre ! Il n'existe pas de méfait plus grave au monde, car je suis au service de votre seigneur, et membre de sa famille, à je ne sais quel degré ! Qui pourrait jamais m'absoudre d'une telle faute ?

— Vous, vous confesser ! Mon Dieu, que me dites-vous là ? Allez-vous devenir moine, ou ermite ? Faites donc savoir au comte votre père et à la comtesse votre mère que vous souhaitez vous faire ermite et entrer en religion ! Vous ferez un bon abbé !

— Reine, vous vous moquez de moi !

— Non, si vous restez ici. J'ai voulu dire qu'un jeune en pleine santé est comme un vieux démon. Mon cher, laissez tomber tout cela. Mieux vaut demeurer ici qu'aller risquer sa peau dans la forêt !

Elle lui passe alors les bras autour du cou, au grand dam de Silence, qui lui dit, ne pouvant, à cause de son sexe, accepter un tel manège :

— Madame, restez tranquille !

— Êtes-vous donc déjà pris ou lié par une promesse ? demande la reine. Qui vous cache ? Qui vous déshonore ? Qui vous menace ? Il n'y a ici ni lion ni loup ! Avez-vous peur d'être seul avec moi ? Je ne suis pas une bête féroce, je ne mords pas ! Vraiment, vous êtes méchant ! Puisque je vous aime, aimez-moi donc ! N'ayez pas peur, ne craignez rien ! Désormais la cour tout entière sera vôtre. Vous serez à moi et je serai à vous ! Très cher ami, rejetez toute la faute sur moi ! Mais qui donc irait nous blâmer, qui pourrait en savoir quoi que ce soit ? Personne, vraiment, si vous le voulez. Mon ami, pour nous dissimuler, venez me tenir compagnie moins souvent que vous n'aviez coutume. Toutefois, modérez votre comédie, pour que l'on ne devine pas la précaution qui préside à votre manège : si vous vous absteniez totalement de venir parler, jouer et rire à mes côtés, les gens pourraient se faire des idées et dire que nous avons convenu exprès de nous éviter. Et si nous nous retrouvions trop souvent, ce serait une folie, à mon avis. Qu'un juste milieu, très cher ami, serve de couverture à nos agissements. Nous y parviendrons, ne craignez rien.

La dame s'évertue en pure perte et le jeune homme résiste farouchement. Il pense que s'il se tirait des bras de cette femme, il n'y reviendrait plus des mois durant ! Mais, pas plus qu'un autour qui a attrapé une cane ne cherche à se priver de ce festin s'il a faim, la dame ne songe à relâcher le garçon ; et le jeune homme ainsi attrappé ne s'efforce et ne se débat pas moins qu'un poisson pris à l'hameçon d'un enfant ne cherche à s'échapper. Silence ne peut rien faire contre elle. La reine ne peut réfréner son amour, et le jeune homme-demoiselle ne veut pas dire ce qui le concerne et révéler sa véritable nature, car il perdrait son héritage. L'impuissance du jeune homme contrarie fort la dame. Le désir déraisonnable de la reine inspire au jeune homme un vif dégoût. Il en est très chagriné et blessé. Il s'arrache de ses bras et se lève ; la reine, près de perdre la raison, cherche à le retenir. Poussant un long soupir, elle lui demande :

— Augmentez-vous votre prix ? Puisque vous savez vous rendre si cher, vous devriez vous consacrer au commerce ! Certes, vous imitez bien les rustres de vile condition ! Je n'ai agi que pour vous mettre à l'épreuve. J'aurais tout lieu de m'inquiéter si j'étais réellement dans de telles dispositions à votre égard. Que Dieu vous accable, car vous auriez fait exactement ce que je demandais, si je l'avais réellement voulu ! »

Traduction des vv. 3711-3894, à paraître en 2000 dans *Récits d'amour et de chevalerie*, R. Laffont, coll. Bouquins.

Texte original : éd. L. Thorpe, Cambridge, W. Heffer & Sons Ltd, 1972.

La transgression

- 3 Le choix d'une héroïne travestie durant la majeure partie du roman exploite une question à la mode, et controversée, au XIII^e siècle, la rivalité de Nature et de Culture (« Norreture », en ancien français), qui installe déjà le débat de ce que nous nommerions l'inné et l'acquis. Décrite à sa naissance comme le chef-d'œuvre de Nature (l'incarnation idéale de la féminité), Silence réussit non moins parfaitement son apprentissage masculin : elle excelle dans l'art du jongleur tout comme elle deviendra par la suite un chevalier accompli. La preuve en est

qu'elle devient, en tant qu'homme supposé, éminemment désirable, et par la première dame du royaume : la reine. À cette transgression fondamentale de l'identité sexuelle répond donc une transgression des usages : c'est la femme qui fait des avances à l'homme (motif biblique connu, et apprécié des romanciers médiévaux, de Joseph et de la femme de Putiphar). Une fois de plus, le dérèglement des codes engendre une péripétie dans le récit d'Heldris, et ce d'autant que le travestissement permet ici de jouer avec l'interdit sexuel par excellence : l'homosexualité, féminine de surcroît. Voilà qui corse singulièrement le *topos* narratif ! Le changement apparent d'identité sexuelle se lit donc à deux niveaux. C'est d'abord une fraude des institutions légales, le détournement d'une identité sociale qui procure à Silence liberté et pouvoir (son héritage, comme elle le dit, est à ce prix). Mais plus radicalement, c'est une impasse sexuelle : mise au pied du lit, la travestie ne se dénude pas, sous peine de voir son subterfuge démasqué et châtié, mais se dérobe, ne pouvant (et ne voulant) offrir à la reine les satisfactions attendues... L'effet en retour ne se fera pas attendre : humiliée par le refus de Silence (et/ou son « impuissance » supposée au v. 3875), la reine feint à son tour d'avoir simplement voulu mettre à l'épreuve le protégé de son époux pour mieux ensuite, en son for intérieur, convertir son amour en haine et soupçonner Silence d'homosexualité – masculine, cette fois (notons au passage que le terme médiéval désignant l'homosexuel, « erite » au v. 3935, fonctionne aussi dans notre texte comme l'anagramme de l'« ireté », l'héritage, au v. 3874, qui rime avec « vérité » : comment sortir du cercle « vicieux » signifié par ces trois termes qui résument les données du problème de l'héroïne ?)

Le secret

- 4 Évidemment, ces transgressions, au Moyen Âge, sont de l'ordre du tabou. Le nom de l'héroïne exprime à lui seul le lien quasi indissoluble de l'intrigue avec l'incognito, voire le mutisme. Silence, en assumant son destin de fille travestie, porte – de plus en plus difficilement – le poids de l'inavouable. Le roman, telle une poupée russe, fonctionne à coups de secrets emboîtés. Après avoir usurpé l'identité masculine, Silence délaisse un temps son identité sociale en se faisant passer pour jongleur, « mutation » qu'accompagne un nouveau changement de nom pourtant évocateur du malaise sous-jacent (Malduit). Nous sommes aux antipodes de la conviction affichée par la mère de Perceval dans le *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes : « Par le nom on connaît l'homme »... mais pas la femme, serait-on tenté d'ajouter ! Vouée à la dissimulation, contrainte à une auto-surveillance de tous les instants, l'héroïne, poussée dans ses retranchements par les circonstances piquantes de son existence, s'enferme dans des situations de plus en plus délicates, génératrices de nouveaux secrets. La clôture de la chambre privée de la reine concrétise cet enfermement, spatial mais aussi moral : au huis-clos initial souligné par la récurrence à la rime de termes dérivés du verbe « celer » (vv. 3724, 3727-3728) succède l'injonction formulée par la reine d'agir « par couverture » (vv. 3843, 3856) pour dissimuler l'adultère qu'elle pense imposer à Silence. L'histoire de l'héroïne sera donc aussi celle d'une élucidation de soi (presque une cure analytique); il s'agit de se dépêtrer des faux-semblants accumulés, de retrouver la parole pour assumer enfin la vérité de l'être et se faire reconnaître comme tel(le). Le roman se terminera sur l'aveu de Silence (au vrai démasquée par Merlin) qui lui permettra d'être réintégrée dans la société en tant que femme et de conserver son héritage (l'aveu touche le roi au point que celui-ci annule son décret et épouse Silence après avoir fait mettre à mort la reine).

Le récit : une énigme sexuée

- 5 L'ambiguïté sexuelle explorée par le récit est constamment soutenue par l'ambiguïté de la langue elle-même. Heldris, sur ce plan, joue à merveille des ressources de l'ancien français. Contrairement au latin, notre ancienne langue élude certaines marques de genre : « Silence » subsume l'opposition entre « Silencia » et « Silencius », évoquée uniquement à la naissance de l'enfant. Elle dispense également souvent d'exprimer le pronom sujet, tandis que la forme picarde du pronom féminin objet (« le ») rejoint celle du masculin : confusion des genres grammaticaux qui reflète celle du genre humain à laquelle se livre l'héroïne. Bien qu'ayant mis le lecteur dans le secret du subterfuge dès le début de l'intrigue, le narrateur, à travers le

substantif « vallet » [jeune homme], le pronom démonstratif « cil », le pronom personnel « il », désigne systématiquement Silence comme un être masculin tant que son identité véritable n'est pas publiée au grand jour (la traduction en français moderne oblige hélas par endroits à rétablir le prénom ambigu du personnage). Le « père » littéraire du personnage de fiction agit ainsi à l'image du père naturel qui, dans la fiction, nomme toujours sa fille comme un garçon, même lorsqu'il pourrait s'en dispenser. Le narrateur va même jusqu'à traduire l'aporie dans laquelle se trouve Silence par des énoncés grammaticalement corrects mais sémantiquement incohérents, en l'occurrence des oxymores : à trois reprises dans le passage, le personnage, masculin et féminin à la fois, est appelé « jeune homme-demoiselle » (vv. 3763, 3785, 3871). Les interventions proleptiques du narrateur soulignent aussi à plaisir le caractère scabreux de la situation (vv. 3718-3719, 3738-3742). Plus largement, le décalage entre récit et discours trahit la dichotomie entre l'être et le paraître. Les mots, loin d'être innocents, voilent et dévoilent d'un même mouvement la vérité. Tout est affaire de point de vue : réalité cynégétique pour le roi, la chasse est une métaphore sexuelle pour la reine (vv. 3820-3821, 3831, 3863-3868) qui fait de Silence une proie aux abois. Tous ces moyens d'affirmation du narrateur dans son texte, par le biais d'une langue habilement maniée, provoquent une connivence "trouble" du lecteur – figure androgyne ? –, qui s'intéresse aux aventures masculines de Silence tout en connaissant sa nature féminine. Quel que soit son sexe, ce lecteur ne peut que s'identifier au personnage et donner libre cours, le temps de la lecture, à ses éventuels fantasmes...

- 6 Certes, pour conclure, force est de reconnaître les limites mentales (obligées en son temps) d'Heldris. Le procédé du travestissement n'autorise qu'une homosexualité virtuelle et le dénouement se solde par un retour à la norme sexuelle ; Silence connaît le sort de bien des princesses, réelles ou romanesques : elle épouse le roi ! Force de l'usage, entériné à la même époque par Jean de Meung dans sa célèbre continuation du *Roman de la Rose* : « Toute créature veut retourner à son état naturel; elle n'y renoncera jamais, même si on lui fait violence par la force ou les convenances » (vv. 14031-14034, trad. d'A. Strubel). Le désir de liberté et de rupture des conventions trouve alors refuge dans l'inter-dit du récit, dans le pouvoir de suggestion des mots capables de résonner, par-delà les siècles, dans la psyché du lecteur.

Bibliographie

On trouvera un autre extrait intéressant du *Roman de Silence* (sur le débat de Nature et de Culture au sujet de l'identité sexuelle) dans M. Gally et C. Marchello-Nizia, *Littératures de l'Europe médiévale*, Paris, Magnard, 1985, pp. 272-273.

Sur ce « drame du langage et du lignage » qui donne à lire « la relation entre nature et culture, poésie, désir érotique et différence sexuelle », cf. H. Bloch, *Étymologie et généalogie. Une anthropologie littéraire du Moyen Âge français*, Paris, Seuil, 1989, pp. 262-264.

Approche à compléter par le très suggestif article de M. Perret, « Travesties et transsexuelles : Yde, Silence, Grisandole, Blanchandine », *Romance Notes XX*, 1985, pp. 328-340.

Pour citer cet article

Référence électronique

Florence Bouchet, « Le silence de la travestie : un extrait du *Roman de Silence* (XIII^e siècle) traduit de l'ancien français », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 10 | 1999, mis en ligne le 22 mai 2006, consulté le 10 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/256> ; DOI : 10.4000/clio.256

À propos de l'auteur

Florence Bouchet

Florence BOUCHET, ancienne élève de l'ENS de Fontenay-aux-Roses, est maître de conférences de littérature médiévale à l'université de Toulouse II-Le Mirail. Elle a traduit des extraits du roman *Méliador* de Froissart dans D. Régner-Bohler dir., *La Légende arthurienne* (Laffont, « Bouquins », 1989) et écrit une quinzaine d'articles portant principalement sur la littérature narrative du Moyen Âge

tardif (Froissart, Thomas de Saluces, René d'Anjou, Alain Chartier...). Elle travaille actuellement sur la traduction intégrale du *Roman de Silence* (Laffont, « Bouquins », à paraître en 2000) ; la traduction du *Quadriologue invectif*, d'Alain Chartier (Champion) et à la publication de sa thèse de doctorat : *Lire, voir, écrire au XIV^e siècle : étude du « Livre du Chevalier errant »* de Thomas de Saluces.

Droits d'auteur

Tous droits réservés

Résumé / Abstract

Dans le *Roman de Silence* (XIII^e siècle), le comte de Cornouailles fait passer sa fille Silence pour un garçon afin de préserver son droit d'héritage. Heldris de Cornouailles, l'auteur de cet ouvrage, explore les jeux linguistiques et les possibles romanesques générés par cette transgression de l'identité sexuelle (quiproquos allant jusqu'à une scène de séduction, inspirée du topos de la femme de Putiphar, qui confronte virtuellement l'héroïne à l'homosexualité féminine).

In the *Roman de Silence* (XIIIth c.), the count of Cornwall brings up his daughter Silence as a boy in order to preserve her inheritance. Heldris of Cornwall, author of the novel, explores the plays on words and the narrative potentialities created by this transgression of sexual identity. From deception to misunderstanding, the heroine faces potential female homosexuality in a scene inspired from the Potiphar's wife topos.